

la rhétorique d'aristote

typographie de ch. lahure imprimeur du sénat et de la cour de cassation rue de vaugirard, 9

la rhétorique d'aristote traduite en français avec le texte en regard et suivie de notes philologiques et littéraires par norbert boxafous professeur à la faculté des lettres d'aix membre correspondant de l'académie royale de turin, de la société des arcades de rome et de plusieurs autres sociétés savantes officier de l'ordre grec du sauveur paris a. durand, libraire rue des gros, 5 1850 1 i. w/ (

préface.

la rhétorique d'aristote est encore aujourd'hui le meilleur traité que nous ayons sur l'art de la parole, par une destinée singulière, et dont l'histoire de la littérature n'offre pas de second exemple, le livre qui a créé la science oratoire est en même temps celui qui en a donné l'idée la plus profonde et la plus originale. en effet, les rhéteurs et les sophistes, qui avaient précédé aristote, avaient eu sur la rhétorique des notions superficielles, incomplètes ou fausses. ils la considéraient comme un recueil de procédés ou de rœeffes propres à émouvoir les passions, et à préparer des victoires faciles, mais peu durables : ils ne disaient presque rien de la preuve ou confirmation, qui est, sans contredit, ce qu'il y a de plus important; et sans se préoccuper de la justice ni de la morale, ils plaçaient le but de l'éloquence dans le succès de l'orateur plutôt que dans le triomphe du droit.

aristote, au contraire, établit avec une savante précision l'ordre et l'importance des diverses parties de l'art oratoire. une définition rigoureuse, pénétrant au fond des choses, sépara nettement la rhétorique de la dialectique. tout en reconnaissant qu'on peut abuser de la parole, comme on abuse de ce qu'il y a de meilleur au monde,

par exemple, de la force et de la santé, il donna une idée suffisante des devoirs de l'orateur, en déclarant qu'à tout prendre, et d'une manière générale, la bonne cause est plus facile à soutenir que la mauvaise. la théorie de l'éloquence, que platon a exposée dans le phèdre et dans le gorgias, est plus brillante sans doute ; elle est même si sublime qu'on la dirait soutenue sur les ailes de la poésie. mais les savantes observations d'aristote, ce regard vif et pénétrant qu'il a jeté sur nos mœurs – et sur nos passions, pour les analyser et les décrire, et surtout l'autorité avec laquelle il circonscrit le domaine d'un art qui, avant lui, n'avait pas de limites certaines, annoncent une raison plus droite et plus sûre d'ellemême. platon a cherché l'idée même, le but final de l'éloquence, qui est la vertu ; aristote en a découvert je caractère essentiel: le premier a parlé de l'éloquence en poète et en moraliste, le second en philosophe.

la dialectique et la rhétorique ne sont pas des sciences dans le sens rigoureux du mot. elles ne sont, à vrai dire, que de simples facultés, au moyen desquelles on peut trouver des preuves, et les exprimer d'une manière convenable. cependant aristote leur a attribué des arguments spéciaux, et il a nettement défini la fonction de chacune, d'elles. la dialectique prouve le certain par le certain ; la rhétorique cherche à établir le probable par le probable. les arguments de la dialectique sont le syllogisme et l'induction; ceux de la rhétorique sont l'enthymème et l'exemple. mais prenez garde, aristote ne distingue

pas ces arguments par la forme ou par de simples accidents. son esprit infatigable, accoutumé à aller au fond des choses, n'aurait pu se contenter de la distinction insuffisante que les rhéteurs établirent plus tard entre le syllogisme et l'enthymème. quel que soit le nombre des

propositions exprimées, il y a syllogisme, toutes les fois que des prémisses certaines amènent une conclusion certaine; et enthymème, toutes les fois que des prémisses probables aboutissent à une conclusion de même nature. aristote a donné aussi des notions très-exactes sur l'induction et sur l'exemple. d'après lui, l'induction conclut des parties au tout, et se contente quelquefois de ne considérer qu'un certain nombre de parties; l'exemple conclut d'une partie à une partie et semble s'adresser aux passions plutôt qu'à la raison. l'enthymème est un argument moins rigoureux que le syllogisme, et l'exemple a toujours moins de force que l'induction. ces arguments conviennent donc parfaitement aux sciences auxquelles aristote les attribue, puisque la dialectique aspire à établir ce qui est certain, tandis que la rhétorique se contente de persuader ce qui est probable. mais ce n'est pas tout : aristote s'est demandé si la rhétorique n'a pas, comme les autres sciences, une matière propre et qui serve de soutien à son enseignement. la médecine traite de la santé et de la maladie, la gymnastique du développement de nos forces physiques, la musique de l'harmonie des sons. quelle est donc la matière de la rhétorique? la question était d'autant plus difficile à résoudre, qu'aristote dit lui-même, en commençant, que la dialectique et la rhétorique sont deux sciences d'un genre indéterminé, et ne réclament aucune connaissance spéciale. cependant il a indiqué la partie des connaissances humaines qui sort d'aliment à l'éloquence. c'est la morale politique, c'est-à-dire l'ensemble des obligations que nous impose notre double qualité d'homme et de citoyen. c'est en considérant la matière de l'éloquence et la méthode suivie par l'orateur qu'aristote

a dit que la rhétorique revêt le costume de la politique, èt qu'elle est une partie, un simulacre de la dialectique.

aristote insiste surtout sur une distinction essentielle que n'avaient point apergue les rhéteurs qui l'avaient précédé. les argu-

ments sont spéciaux ou communs : il appelle les premiers ilôgy, et les seconds tottoc. la rhétorique emprunte les premiers à la morale politique; mais elle se les approprie, en les considérant à un point de vue particulier, c'est-à-dire, en tant qu'ils peuvent être l'objet de la persuasion. les trois idées de l'utile, de l'honnête et du juste ne sont pas définies ici d'une manière rigoureuse. aristote se contente d'une simple énumération des biens et des maux, des vertus et des vices. la raison en est simple : ce que la science a défini, l'orateur l'accepte comme élément de la persuasion. si aristote avait donné des analyses scientifiques de ces trois grandes idées, il n'aurait plus fait de la rhétorique, mais de l'une des sciences qu'il a traitées à part. il faut donc recourir à ses ouvrages spéciaux sur la politique et sur la morale, pour compléter ce qu'il ne fait qu'indiquer ici. on ne saurait d'ailleurs comprendre parfaitement aristote, si on ne l'étudiait que dans un seul de ses ouvrages. en le comparant à lui-même, on le trouve toujours fidèle à sa pensée et à sa langue, et le rapprochement produit une plus vive lumière.

ce qui nous frappe surtout, c'est la vi-

queur avec laquelle aristote distingue les trois genres d'éloquence, en s'appuyant, non sur un accident extérieur, comme on a voulu le faire de nos jours, mais sur la nature même des choses. l'utile, l'honnête et le juste qui constituent la vie morale de l'homme, lui ont fourni la célèbre division des trois genres, délibératif, épidiétique et judiciaire. cette division s'accorde avec celle du temps : le

délibératif se rapporte à l'avenir, l'épidiétique au passé, le judiciaire au présent. elle convient d'ailleurs aux trois rôles que peut jouer l'auditeur. s'agit-il de l'utile, il débère; de l'honnête, il approuve ou il blâme; du juste, il prononce un jugement. en appuyant sa division sur ces bases solides, aristote l'a mise au-dessus de toute attaque, et lui a donné pour soutien la nature même des choses. mais les idées ne sont pas le seul mobile des jugements humains. les mouvements de l'âme, l'ascendant moral de l'orateur, déterminent souvent nos volontés. aussi, après avoir énuméré dans le premier livre, les propositions qui se rapportent à l'utile, à l'honnête et au juste, aristote, dans le second, décrit les passions et les mœurs. c'est la partie la mieux traitée de son ouvrage : c'est aussi la plus populaire. il est peu d'esprits sérieux qui ne tiennent à honneur de connaître le second livre de la rhétorique, et l'université de france l'a conservé avec raison au nombre des ouvrages fixés pour l'examen de la licence ès lettres. dans le triste inventaire des misères de notre cœur, aristote n'oublie aucun détail. on dirait d'abord qu'il va s'y perdre ; mais chacun de ces détails peut fournir le sujet d'une thèse intéressante, et la vérité de l'observation rachète le désordre apparent de la méthode. de même pour les mœurs. ou trouver un peinture plus vive et plus fidèle que ce tableau des mœurs de la jeunesse, que des écrivains nombreux et considérables ont essayé de reproduire, et que le génie de rossuet a pu seul surpasser? aristote a tracé, avec la même force et la même précision, les mœurs de l'âge mûr et celles de la vieillesse. le même génie qui analyse avec finesse les opérations de l'entendement, décrit avec une délicate sagacité nos sentiments et nos habitudes morales. la rhétorique, ainsi constituée, était, pour ainsi dire,

une science faite. reposant sur la politique morale, soutenue par la dialectique dont elle empruntait les arguments, elle semblait devoir vivre aussi longtemps que les sciences auxquelles elle se rattachait. sa mission, d'ailleurs, était nettement définie. abandonnant à la dialectique la démonstration de la vérité, elle ne s'occupait que de l'opinion, matière contingente, il est vrai, mais très-importante, –car les hommes sont conduits par l'opinion plutôt que par la vérité. mais à quoi devaient aboutir ces belles espérances? peu d'années après aristote, peut-être même de son vivant, la rhétorique abdiquait. elle sortait de la philosophie pour rentrer dans la sophistique. la rhétorique à alexandrie fut le signal de cette décadence qui commença peut-être dans récole du maître. aristote a consacré le troisième livre à la disposition et à l'élocution. il dit peu de choses de la première. sans rien déterminer d'une manière absolue, il subordonne le rang et l'importance de chaque partie du discours à la diversité des genres et aux circonstances de la cause. il n'en est pas de même de l'élocution. aristote en a donné une théorie, qui, sans être complète, était néanmoins suffisante. cette théorie était neuve. au temps ou elle parut, elle est testée originale. vous n'y trouverez pas ces divisions inutiles, ces détails orseux,

qui, plus tard, ont appauvri plutôt qu'enrichi la rhétorique ; mais des vues générales, quelques observations profondes, et, comme l'a remarqué voltaire, un chapitre entier dans lequel l'auteur enseigne les moyens de parler avec esprit. de même que dans la poétique, aristote, conformément aux habitudes de son esprit investigateur, arrive à considérer les éléments mêmes du langage, c'est-à-dire les voyelles et les consonnes, de même, dans la rhétorique,

il descend aux notions les plus élémentaires de la grammaire, par exemple, à l'accord des genres et des nombres. mais il s'élève en même temps aux questions les plus haytes de la science du langage. h fait connaître les principales différences qui séparent la langue de la poésie de celle de la prose ; et, ramenant toutes les figures à la métaphore, il en donne une théorie qui serait trop ingénieuse, si elle n'était très-exacte.

les deux premiers livres de la rhétorique tirent leur principal intérêt de la philosophie, dont ils relèvent directement. le troisième est plus littéraire, et d'une plus grande importance pour l'histoire de la rhétorique ellemême. il est en effet probable qu'aristote y résume, avec une grande liberté de jugement, l'enseignement des rhéteurs et des sophistes. d'ailleurs les nombreuses citations, qu'il fait à l'appui des préceptes, sont une source précieuse pour la critique grecque, bien que souvent il se contente de les indiquer. ces phrases mutilées, ces fragments de vers, ces indications rapides, sont utiles pour la révision de quelques textes anciens, et pour l'attribution de certaines pièces de théâtre à leurs véritables auteurs.

on dit souvent : aristote n'a pas de style. mais que veut-on dire par là? qu'est-ce que le style? est-ce l'ordre et l'arrangement des idées? mais nul écrivain n'est plus vigoureux dans ses déductions, plus sûr dans sa méthode. est-ce l'ensemble de ces qualités qui, laissant à la pensée tout son relief, font connaître le caractère de l'écrivain, et découvrent, pour ainsi dire, le fond de son âme? mais ces qualités se trouvent dans aristote à un degre éminent. il paraît obscur quelquefois, parce qu'il est profond. il ne prodigue pas les ornements du langage ; mais il est juste dans ses comparaisons, heureux dans ses

métaphores, créateur d'expressions neuves et inattendues. si t'est là te style, comment le refuser à aristote? mais si on entend par ce mot l'emploi de ces artifices extérieurs qui ne tiennent pas à l'idée, qui fétouffent-au lieu de lui laisser la liberté de ses mouvements, et equi s'adressent à l'imagination et à l'oreille plutôt – qu'à la raison, on peut dire qu'aristote n'a pas de style. mais ai s'exprimant ainsi, on fait son éloge. quintilien a loué la douceur de son élocution dans une phrase que nous aimons à répéter ici, parce qu'elle résume avec une élégante concision les divers titres de gloire d'un auteur, qu'une longue étude nous apprend tous les jours & aimer. "quid aristfffteleni i quem dubito scientia rerum, an scriptofum copia, arl eloquendi suavitata, an invenlionum acumine, an varietate operum clariorem putem" cub. x. cap. i). un mot maintenant sur cette nouvelle traduction. le texte reproduit celui de l'édition stéréotype de tauchnitz (lipsiae, 1831), avec la plupart des corrections que rekker y a faites dans son édition spéciale de la rhétorique et de la poétique (berlin, 1812). la première prodigue les virgules et les points avec un luxe qui nuit quelquefois à la clarté ; nous en avons...

karoline par nicolas liégeois